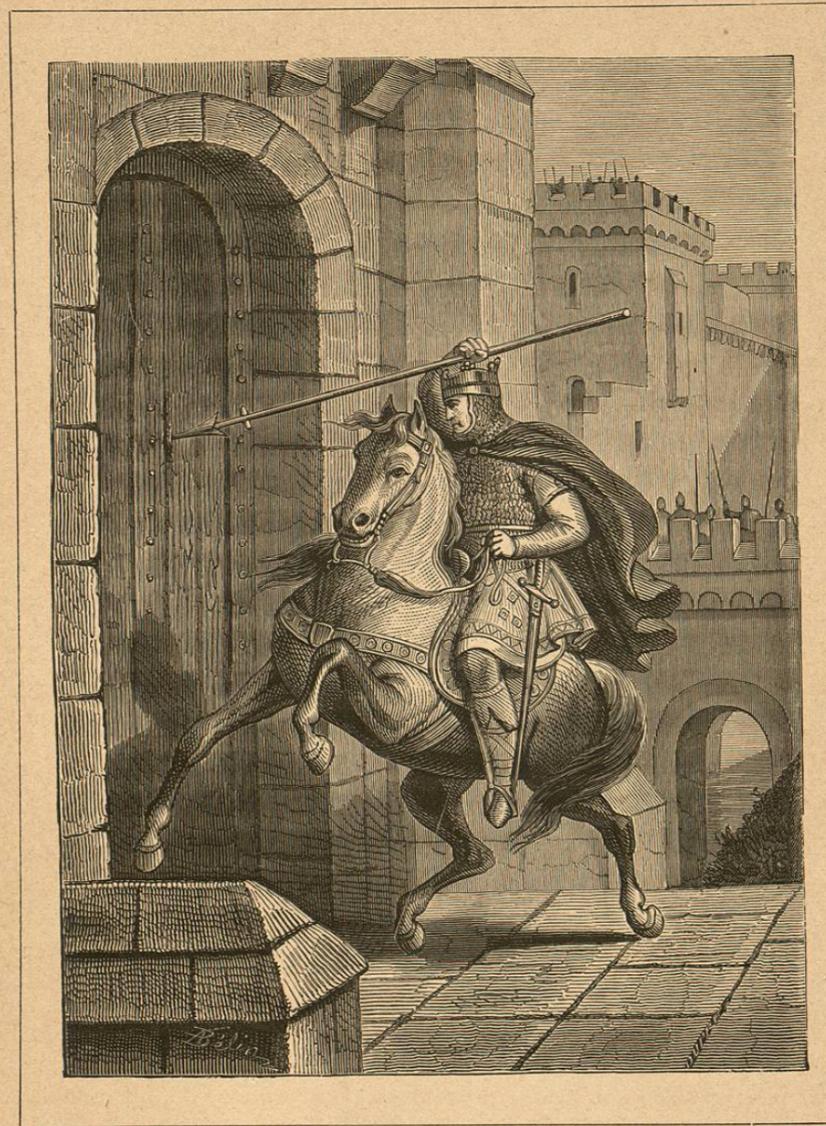


de violence pour entraîner la maison carolingienne elle-même dans une voie contraire à son intérêt dynastique. Le parti français en Lorraine se révolta, et deux seigneurs du pays appelèrent les princes de France à leur aide.

Dominé peut-être à son insu par l'influence de l'astucieux Hugues Capet, qui cherchait à le brouiller irrévocablement avec la couronne de Germanie, Lothar entra brusquement en Lotherrègne avec un gros corps de cavalerie, et se dirigea sur Aix-la-Chapelle avec tant de vitesse, qu'il faillit surprendre et enlever Othon et sa femme dans la résidence impériale : Othon n'eut que le temps de quitter la table et de monter à cheval pour se sauver à Cologne avec toute sa maison, et « Lothar prit possession du royaume en tournant l'aigle vers la Gaule; car il y a dans le palais, du côté du levant, un aigle (de bois ou de métal) que tous ceux qui possèdent ce lieu ont coutume de tourner vers leurs États ». (*Chronic. Saxon.*) C'était plutôt une bravade qu'une prise de possession sérieuse; car Lothar, n'ayant pas réussi à faire l'empereur prisonnier, retourna en France sans essayer de se maintenir dans le Lotherrègne.

Lothar reçut, chemin faisant, un message d'Othon, qui lui annonçait que l'empereur, dédaignant de lui rendre surprise pour surprise, se mettrait en marche le 1^{er} octobre « pour aller ruiner son royaume ». Othon tint parole : il publia le ban de guerre dans toute la Germanie, et, le 1^{er} octobre, il entra en France à la tête de soixante mille combattants, « armée telle qu'aucun homme de ce temps n'en avait vu auparavant ou n'en a vu depuis de semblable ». Il parcourut le Rémois, le Laonnois, le Soissonnais, ravageant et brûlant tout « sauf les églises », et s'avança jusqu'à Paris sans rencontrer de résistance : Othon parut considérer Hugues, plutôt que Lothar, comme son principal adversaire, et Paris, plus que Laon, fut le but de son expédition; tout le monde sentait instinctivement que là était le cœur de la nouvelle France. Othon manda à Hugues, enfermé dans les murs de Paris, qu'il allait lui faire chanter un



L'EMPEREUR OTHON VIENT DARDER SA LANCE DANS LA PORTE DE LA VILLE

Alleluia tel qu'il n'en avait jamais ouï; et, montant sur Montmartre avec toute son armée, il fit entonner le cantique *Alleluia, te Martyrum*, etc., par une multitude de clercs auxquels répondaient en chœur soixante mille guerriers.

Le chroniqueur Baudri de Cambrai prétend que Hugues et tout le peuple de Paris, saisis de stupéfaction, en eurent « les oreilles assourdies (*attonitis auribus*) ». Suivant la chronique de Sithieu, Othon s'avança au galop jusqu'aux fossés de Paris, et darda sa lance dans la porte de la ville (apparemment dans la porte du Grand-Pont), en disant : « Jusqu'ici, c'est assez! (*Huc usque sufficit!*) » Les Parisiens tentèrent une sortie avec leur vaillance accoutumée, et l'on escarmoucha vivement au milieu des flammes qui dévoraient le faubourg : un neveu de l'empereur, qui était venu défier les plus braves des assiégés en combat singulier, fut tué devant la porte de la ville par un guerrier français. Othon ne tenta point l'assaut : il croyait son honneur satisfait; il resta trois jours campé devant Paris, puis commanda la retraite.

Othon ne regagna pas tranquillement ses États : les princes français, qui avaient laissé s'amortir le premier feu des Germains, s'élançèrent à leur poursuite dès qu'ils les virent reprendre le chemin du Lotherrègne, et taillèrent leur arrière-garde en pièces près de Soissons (978).

Lothar cependant ne tarda pas à penser qu'en faisant la guerre aux Germains, il servait plutôt les intérêts de Hugues Capet que les siens propres. En 980, il alla trouver Othon dans la forêt des Ardennes, lui porta de riches présents, et renonça à toute prétention sur la Lorraine, au grand chagrin, dit la chronique, des ducs de France et de Bourgogne et de l'armée des Franks. Hugues, de son côté, s'efforçait de s'acquérir l'amitié de l'Église, qui tentait en ce moment quelques efforts pour sortir du désordre où l'avait jetée l'invasion des monastères par les laïques : Hugues seconda cette réaction avec un zèle qui pouvait être à la fois habile et sincère; il obligea Héribert

de Vermandois, comte de Meaux et de Troies, à se démettre de l'abbaye de Saint-Médard de Soissons, afin d'y laisser élire un abbé régulier, et agit de même pour son propre compte dans ses grandes abbayes de Saint-Denis, de Saint-Germain des Prés, de Saint-Riquier, de Saint-Valeri-sur-Somme.

Othon II étant mort en 983, laissant un fils en bas âge, Othon III, Lothar essaya de nouveau de s'emparer du Lotherrègne, et, dans cette vue, se réconcilia avec Hugues; il n'obtint pas toutefois grand succès, et le duc de France s'apprêta à profiter de la brouille des Germains et du roi, quand celui-ci mourut, le 2 mars 986. Lodewig, dit le Fainéant, son fils, qui lui succéda sans obstacles, n'eut pas le temps de rien faire de bien ni de mal. Comme son grand-père, Louis IV d'Outremer, il mourut d'une chute de cheval, le 21 mai 987.

Après qu'on l'eut enseveli à Compiègne, l'assemblée des grands (*primates*) se réunit à Senlis. D'après le témoignage de Richer, cette assemblée fut nombreuse et imposante : on y vit figurer « les Français, les Bretons, les Normands, les Aquitains, les Goths (de la Septimanie), les Espagnols (de la marche d'Espagne), les Gascons ». Les provinces les plus lointaines du royaume furent représentées, au moins par quelques-uns de leurs barons. Richer ne dit pas quels furent les absents; mais on est assuré que Séguin, archevêque de Sens, ne vint pas, ni les comtes Arnoul de Flandre, Albert de Vermandois, Héribert de Troies; peut-être Guilhem, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, et l'autre Guilhem, comte de Toulouse, ne parurent-ils pas non plus. Le parti de l'ancienne dynastie, à commencer par l'oncle du feu roi, Karle, duc de Basse-Lorraine, protesta, par son absence, contre un résultat prévu. L'archevêque de Reims ouvrit le débat par un très remarquable discours : « Karle, dit-il, a ses fauteurs, qui le prétendent digne du royaume par le droit que lui ont transmis ses parents; mais *le royaume ne s'acquiert point par droit héréditaire*, et l'on ne doit élever à la royauté que celui qu'illustrent non seulement la noblesse matérielle (*corporis nobilitas*), mais la

sagesse de l'esprit, celui que soutiennent la foi et la grandeur d'âme; peut-on trouver ces qualités dans ce Karle, que la foi ne gouverne pas, qu'une honteuse torpeur énerve, qui a ravalé la dignité de sa personne au point (*qui tanta capitis imminutione hebit*) de servir sans honte un roi étranger et d'épouser une femme inférieure à lui, prise parmi les simples *guerriers*? Comment le *grand duc* souffrirait-il qu'une femme prise parmi ses *chevaliers* (*de suis militibus*) devînt reine et dominât sur lui? Si vous voulez le malheur de l'État, choisissez donc Karle! Si vous voulez son bien, couronnez l'excellent duc Hugues! Choisissez le duc, illustre par ses actions, par sa puissance, et vous trouverez en lui un protecteur non seulement de la chose publique, mais de la chose de chacun. »

Tous applaudirent, « et, du consentement de tous, le duc fut élevé au royaume »; puis on se transporta de Senlis à Noyon, et, là, « le métropolitain et les autres évêques » sanctionnèrent par l'onction du sacre le choix de l'assemblée nationale et l'irrévocable déchéance de la race carolingienne. Le 1^{er} juillet 987 (ou le 3?), l'archevêque de Reims posa sur le front de Hugues Capet, dans la cathédrale de Noyon, cette couronne de France que deux des devanciers de Hugues avaient déjà portée et que ses descendants devaient se transmettre durant tant de siècles.

